UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

******

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

******

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

******

MEMOIRE DE LICENCE

******

Utilité et bonheur général dans *L'Utilitarisme* de John Stuart MILL.

Réalisé par :

Judith ABOTA DOSSI

Daouda OROU

Sous la direction de :

Dr. Kléber BONON

ENSEIGNANT-CHERCHEUR

DPH/FASHS/UAC

Année académique : 2022-2023

A

Nos parents :

- Prosper ABOTA et Eugénie KPONHINTO
- Abdou OROU et Alima GOMINA.

Remerciements

Le présent travail de recherche n'aurait pas eu lieu sans la contribution effective de certaines personnes à qui nous demandons ici de recevoir nos profondes gratitudes. Nos remerciements vont à l'endroit de :

- ✓ notre directeur de mémoire, Dr. Kléber BONON qui, malgré ses multiples occupations, nous a fait l'honneur de diriger notre travail de recherche, sans ménager ses efforts ;
- ✓ tous les enseignants du Département de philosophie, pour la qualité de la formation qu'il nous ont donnée ;
- ✓ nos familles respectives, la famille ABOTA et la famille OROU, pour avoir été des nôtres durant tout ce travail ;
- ✓ nos très chers parents, (Prosper ABOTA, Eugénie KPONHINTO) et (Abdou OROU, Alima GOMINA), pour leurs sacrifices, leur confiance et leur soutien indéfectible ;
- ✓ tous nos camarades étudiants, qu'ils soient ou pas nos promotionnaires, pour leur sens de partage et leur ouverture d'esprit.

Résumé

L'utilitarisme est la doctrine morale qui fait du principe de l'utilité le critère absolu dans toutes les questions éthiques. Mais l'utilité doit être envisagée ici comme ce qui favorise le bien collectif. Ainsi, c'est la tendance d'une action à procurer du bonheur au plus grand nombre et non à soi-même qui définit un acte moral. Pour agir moralement, l'individu doit se sacrifier pour la société mais aussi cultiver la vertu. Cependant, l'idéal de l'utilitarisme dépend également de la société et de l'humanité. En effet, la société a le devoir d'assurer l'éducation des populations au bonheur général. Quant à l'humanité, elle doit prévenir et lutter contre les maladies et les divers fléaux naturels qui constituent autant de maux dont souffre le genre humain. Toutefois, de sérieux obstacles sont susceptibles d'entraver la réalisation dudit bonheur. Il va falloir lutter aussi contre l'égoïsme et la méchanceté des hommes.

Mots-clés : utilitarisme, utilité, bonheur, vertu, sacrifice, éducation.

Abstract

Utilitarianism is the moral doctrine that makes the principle of utility the absolute criterion in all ethical matters. But utility must be seen here as what promotes the collective good. Thus, it is the tendency of an action to bring happiness to the greatest number and not to oneself that defines a moral act. To act morally, the individual must sacrifice himself for society and cultivate virtue. However, the ideal of utilitarianism also depends on society and humanity. Indeed, society has the duty to ensure the education of populations to its happiness. As for humanity, it must prevent and fight against diseases and the various natural scourges that constitute so many evils from which the human race suffers. However, serious obstacles are likely to hinder the achievement of said happiness. It will also be necessary to fight against the selfishness and wickedness of men.

Keywords : utilitarianism, utility, happiness, virtue, sacrifice, education.

Sommaire

Introduction 6

Chapitre I : Du caractère moral de nos actions et de la souveraineté de l'utilité sur toute autre obligation morale 9

Section 1 : De la nature de nos actions 9

Section 2 : De la souveraineté de l'utilité, en tant que critère de morale, sur toutes les lois concrètes et abstraites 15

Chapitre II : De la possibilité de l'utilité et du bonheur général 21

Section 1 : De ce qui dépend de l'individu 21

2-1-2- La culture de la vertu par l'individu et la réalisation du bonheur général 25

Section 2 : De ce qui ne dépend pas de l'individu 27

Chapitre III : De la portée et des limites de la pensée de MILL sur l'utilité et le bonheur général 36

Section 1 : De l'impact de la morale utilitariste sur les plans politique et éducatif 36

Section 2 : Des obstacles liés à la réalisation effective de l'utilitarisme 41

Conclusion 48

Références bibliographiques 50

TABLE DES MATIERES 52

Introduction

« *Nous voyons que toute cité est une sorte de communauté, et que toute communauté est constituée en vue d'un certain bien (car c'est en vue d'obtenir ce qui leur apparait comme bien que tous les hommes accomplissent toujours leurs actes)* », déclare Aristote[1]. Ce constat est vrai d'autant plus que, il semble être difficile voire même impossible de concevoir une cité d'hommes qui se soit formée sans prétention quelconque de ses populations à un bonheur, quoiqu'il arrive assez souvent dans leurs vies, que les uns fassent le malheur des autres. Cette exception qui pourtant n'enlève rien à cette pensée, voudrait que soient connus, pour la circonstance, le bonheur dont il est question mais surtout le chemin qu'il faut emprunter pour l'acquérir : voilà qui conduit tout droit au domaine de la morale.

En effet, la recherche d'un principe pouvant régir la vie en société a été, selon ce que l'histoire nous révèle, une tâche rude et une lutte acharnée, tant chacun des auteurs ayant pris part aux débats voulait fournir une théorie extraordinaire, exhaustive et irréprochable. Si l'on en juge par la diversité d'auteurs et de doctrines qui se sont succédés et contredis, il ne serait pas exagéré de soutenir que le problème reste insoluble car, « *C'est un problème qui n'a pas encore trouvé de solution véritable* », consent John Stuart MILL[2]. Quoiqu'il en soit, pour le compte du présent travail, il ne s'agit pas pour nous d'étudier une à une toutes les doctrines concernées, mais plutôt de nous consacrer à la pensée de MILL, en raison du réalisme et de la cohérence dont ce dernier fait preuve dans ses analyses.

Ainsi, pour John Stuart MILL, contrairement à ses prédécesseurs, l'utilité est l'unique principe moral capable de procurer à la société le bien pour lequel

[1] Aristote, *La politique*, Paris, VRIN, 2014, p. 21.
[2] John Stuart MILL, *De la liberté*, Trad. Laurence Lenglet à partir de la traduction de Dupond White, un document numérique produit par Jean-Marie Tremblay, ''Les classiques des sciences sociales'', Chicoutimi, 2002, p. 8.

elle existe. Dans cette acception, l'utilité apparait comme la propriété d'un objet ou d'une action à produire un avantage, un profit, donc un bien. L'action n'est utile que lorsqu'elle vise à assurer le bonheur général et le cas échéant, elle est digne de moralité. C'est ainsi que « le bonheur du plus grand nombre » apparait pour lui comme la propriété intrinsèque de l'action morale. Evidemment, par bonheur général, on entend ce qui, d'une part donne ou favorise à la société le plaisir, et d'autre part l'éloigne de la souffrance. « *Par bonheur on entend le plaisir et l'absence de douleur ; par malheur, la douleur et la privation du plaisir.* »[3], clarifie MILL. Le caractère moral de l'action se mesure donc au degré de bonheur ou de malheur qu'elle est capable de produire au plus grand nombre.

Dès lors l'utilité, en tant que critérium de la moralité chez Mill, lance à l'individu un défi moral qui voudrait que ce dernier travaille pour le bonheur de la société. Or, de nos jours, les hommes ne sont mus que par leurs intérêts égoïstes. Sinon, quelle raison aurait eu Maria Montessori de soutenir que « *les peuples du monde sont désorganisés et chaque individu ne pense qu'à son propre bien-être immédiat* »[4] ? Il y a plus, même les écoles d'où la solution allait provenir passent à côté de leur rôle : « *Les écoles ne préparent pas les jeunes à la vie sociale mais à gagner leur vie* »[5], poursuit-elle. Nous sommes donc confrontés, gouvernants et gouvernés, à un problème moral de type utilitariste qui nécessite, pour sa solution, une réappropriation des notions d'utilité et de bonheur général, telles pensées par MILL, quitte à adopter l'utilitarisme comme la doctrine morale incontournable pour notre développement. Car, ainsi que l'a reconnu Félix-Nestor AHOYO, « *La situation qui est la nôtre aujourd'hui est que nous voulons le développement sans chercher à nous assurer le sous-bassement moral capable de propulser ce développement. Or, c'est un passage obligé* »[6]. Ainsi donc, l'objectif du présent

[3] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Paris, Flammarion, 2018, p.21.
[4] Maria Montessori, *L'éducation et la Paix*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996, p. 55.
[5] *Ibid.*, p.146.
[6] Félix-Nestor AHOYO, *Introduction aux grandes doctrines morales*, Cotonou, Editions SPEI AVE MARIA, 2012, p. 322.

travail de recherche consiste en l'analyse et en la compréhension des notions d'utilité et de bonheur général. Pour ce faire, voici les questions qui serviront d'orientation à notre recherche : En quoi consiste le caractère moral de nos actions ? Comment l'utilité en tant que critère de l'action moral parvient-elle à régler les conflits qui naissent des différentes obligations morales ? Si la morale utilitariste est faisable, en quoi résident les conditions de sa réalisation ? Quelle évaluation peut-on faire de la portée et des limites de l'utilitarisme ? La résolution de cette problématique obéit à un plan dialectique structuré en trois parties, ainsi qu'il suit : D'abord, nous allons expliquer ce en quoi consiste le caractère moral de nos actions et justifier la raison du *prima* de l'utilité sur tout autre critère moral (chapitre 1). Ensuite, il s'agira d'analyser la possibilité de l'utilité et du bonheur général (chapitre 2). Enfin, nous essayerons d'évaluer la portée et les limites de la pensée de MILL sur l'utilité et le bonheur général (chapitre 3).

Chapitre I : Du caractère moral de nos actions et de la souveraineté de l'utilité sur toute autre obligation morale

Toute réflexion sur la morale est avant tout un questionnement sur l'agir, parce que la morale relève de l'action. Mais en même temps qu'il s'intéresse à la nature de l'acte digne de moralité, le penseur moraliste est amené à ériger, à l'issu de son enquête, le principe cardinal capable de régir la conduite dans toutes les situations de vie courante. Car, la validité à laquelle prétend tout critère moral est plus ou moins lié à l'autorité dont il est investi de s'imposer partout et en toutes circonstances, en abrogeant et en prenant le dessus sur tout autre principe antérieur à lui, pour ainsi dire de façon universelle et permanente. Ainsi donc, la présente étude portera d'une part, sur la nature de nos actions telle vue par MILL (Section 1) et d'autre part, il s'agira d'expliquer le prima de l'utilité en tant que critère de la morale sur toute autre loi (Section 2).

Section 1 : De la nature de nos actions

C'est une question cruciale en morale qui consiste à savoir si un acte digne de moralité peut être conditionnée et viser à la fois une fin collective. Qu'est-ce qui en fait caractérise nos actions et qui leur confère ensuite leur coloration morale ? Quel critère doit remplir un acte pour être reconnu moral ? Ces questions qui agitent le monde de la pensée ne manquent jamais d'être posée à chaque génération et à chaque époque. Les avis sont divers et se divergent sur ce que doit être une action pour être déclarée morale. Mais, quoiqu'il en soit, si divergents que puissent être les points de vue des uns et des autres, la question de la moralité de nos actions est en général analysée à la lumière d'une sorte de déterminisme qui ferait partie, pour ainsi dire de la nature humaine. Au moins, tout le monde est d'accord avec tout le monde que l'homme est un être de passion, de désirs et qu'il recherche constamment ce qui est son intérêt. Or, la vie en société n'est pas sans exiger de la part des individus qui l'animent, sacrifice et abnégation. Voilà

l'homme pris en tenaille, d'une part, par les exigences de sa propre personne et d'autre part, par les lois de la société à laquelle il appartient. La question est de savoir lesquelles de ses actions, entre celles qui visent son intérêt à lui et celles par contre qui concourent à celui de la société, doivent recevoir des honneurs de moralité. A cette problématique, la réponse de John Stuart MILL est catégorique car pour lui, si toutes nos actions sont conditionnées (§1), seules celles qui tendent et accroissent le bonheur général doivent être dites morales (§2).

1-1-1-Motivation et conditionnement des actions

Dans la philosophie pratique de MILL, c'est une vérité incontestable qui consiste à dire que tout acte est conditionné, d'une manière tout à fait certaine. Nous agissons toujours soit par crainte d'un malheur, soit par désir d'un bonheur, ou les deux à la fois. Tous les actes que les hommes posent visent toujours une fin, de laquelle ils sont dépendants. « *Toute action est accomplie en vue d'une certaine fin …* »[7], proclame-t-il. Il n'y a donc pas d'acte désintéressé et non motivé. Dès lors, le propos hobbesien selon lequel « *Nul ne donne, en effet, si ce n'est en vue de se procurer un bien à lui-même : car le don est chose volontaire, et l'objet que poursuit chaque homme en tout acte volontaire est son propre bien.* »[8], ce propos, disons-nous peut être interprété comme une théorie de l'action conditionnée. En effet, dire qu'une action est conditionnée, c'est admettre au moins que la connaissance du but à atteindre précède nécessairement de peu l'accomplissement de l'acte qui vise à l'obtenir. Car, on ne saurait agir sans penser aux conséquences qui découleraient de nos actions : ce serait une œuvre inconsciente. Si l'individu doit savoir et sait d'avance ce qu'il veut avant de s'engager à le faire, c'est alors que son action est le produit d'une longue réflexion mûrie et éclairée. Ainsi, un acte conditionné est prémédité, déterminé, conscient, volontaire et libre. Car, de

[7] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.11.
[8] Thomas Hobbes, *Léviathan*, Paris, Flammarion, 2017, pp.130-131.

ce qu'une action soit déterminée, il ne s'en suit pas qu'elle ait été accomplie sous contrainte. « *Le fait qu'un acte soit ainsi déterminé par un affect, affirme Hobbes, n'en fait pas un acte contraignant, mais au contraire tout à fait volontaire et libre*. »[9]

Cependant, si tous nos actes sont conditionnés, on est en droit de comprendre la nature de la fin qui les motive. En effet, plusieurs auteurs, à commencer par MILL, s'accordent sur le fait que tous les hommes agissent toujours en vue d'un bien, d'un bonheur. La recherche perpétuelle du bonheur est ce qui justifie toutes les entreprises des hommes. Le bonheur ferait ainsi partie intégrante de la nature même de l'homme. Il y aurait un rapport nécessaire entre l'action humaine et le bonheur, c'est-à-dire, le désir du plaisir car, pour les utilitaristes, « *la seule chose désirable comme fin est le bonheur, c'est-à-dire le plaisir et l'absence de douleur*. »[10] Il en va de même pour Aristote, lequel estime que c'est toujours le bonheur, ou comme il aime l'appeler, « le bien suprême », qui est la fin ultime que les hommes poursuivent dans leurs actions.

> S'il est à toutes nos actions un but définitif que nous voulons atteindre pour lui-même et en vue duquel nous recherchons tout le reste ; et si d'un côté, nous ne pouvons pas dans nos déterminations remonter sans cesse à un nouveau motif, ce qui serait se perdre dans l'infini et rendrait tous nos désirs parfaitement stériles et vains, il est clair que le but commun de tous nos vœux sera le bien, et le bien suprême[11].

Il est donc clair : la recherche du bonheur est consubstantiellement liée à l'existence même de l'homme, elle fait partie de sa mission sur terre. Tous les hommes désirent obtenir le bonheur et c'est ce qui, en réalité, détermine ce qu'ils font. Mais la question est de savoir si une action déterminée est digne de moralité. En effet, à cette question, la réponse de MILL est sans ambages car pour lui, le motif n'invalide pas et ne remet pas en cause non plus la moralité de l'acte qu'il

[9] Ibid., p.29.
[10] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.21, 75-77.
[11] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Librairie Générale Française, 1992, pp.36-37.

détermine : « *(…) le motif n'a rien à voir avec la moralité de l'action quoiqu'il intéresse beaucoup la valeur de l'agent. Celui qui sauve un de ses semblables en danger de se noyer accomplit une action moralement bonne, que son motif d'action soit le devoir ou l'espoir d'être payé de sa peine*. », affirme-t-il[12]. Par cette déclaration, l'utilitarisme s'oppose catégoriquement à l'éthique kantienne du devoir axée seulement sur l'accomplissement des actes par pur devoir. C'est pourquoi, l'utilitarisme ne peut manquer de paraitre pour Kant comme une doctrine amorale, en raison des principes hypothétiques qui le fondent. En réalité, si les inclinations n'ont rien à voir avec la moralité de l'action, ce n'est pas parce que la morale est indifférente au motif, c'est parce qu'elle l'exclut et s'en détourne. A en croire Kant, une action ne peut être déterminée par un affect sans cesser d'être morale. Voilà pourquoi selon lui, ce ne sont pas des déterminations empiriques que dépend la moralité de l'action, mais plutôt du pur respect de la loi de la raison pratique. « *Comme c'est la loi elle-même qui, dans une volonté moralement bonne, doit être le mobile, l'intérêt moral est un intérêt pur et indépendant des sens, qui vient de la simple raison pratique*. »[13]

Quoiqu'il en soit, rappelons que pour MILL, si une action conditionnée par une fin ou un motif peut être morale, il ne s'agit pas pourtant des actions qui poursuivent des fins égoïstes et personnelles à l'agent. En effet, seules les actions qui visent à assurer le bonheur du plus grand nombre possible d'hommes sont dignes de moralité.

1-1-2-Rapport entre l'acte moral et le bonheur général

« *L'idéal du bonheur utilitariste, c'est le bonheur général et non le bonheur personnel*. »[14] Contrairement donc à ce qu'on pourrait s'y attendre, l'utilitarisme est loin d'être une théorie qui exalte le bonheur égoïste ; ce n'est

[12] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, op.cit., p.43.
[13] Emmanuel KANT, *Critique de la raison pratique*, Paris, Quadrige, 2016, p.83.
[14] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.29.

pas en poursuivant son propre bonheur que l'individu accomplit un acte moral. L'égoïsme ne profite pas à la morale selon MILL que l'impératif hypothétique ne peut pas être une loi morale pour Kant. L'utilitarisme ne donne pas libre cours aux désirs et aux plaisirs vulgaires de l'individu. Il en est de même pour le discours moral de Durkheim. En effet pour lui, tous les actes que nous accomplissons en vue de notre propre bonheur, quels qu'ils puissent être, ne peuvent en rien être qualifiés d'actes moraux. Ce sont en réalité des actes sans valeur morale, ils sont moralement neutres. En revanche, les actions qui ont pour objectif des fins collectives et générales, c'est-à-dire qui dépassent la sphère privée de l'individu et de chaque individu, celles-là seules sont moralement acceptables.

> Voilà donc, se réjouit-il, un premier résultat acquis : les actes qui poursuivent des fins exclusivement personnelles à l'agent sont sans valeur morale, quels qu'ils puissent être. Non seulement il n'y a pas aujourd'hui, mais il n'a jamais existé un seul peuple ou un seul acte égoïste, c'est-à-dire visant l'intérêt individuel de celui qui l'accomplit, ait été considéré comme moral. D'où nous pouvons conclure que les actes prescrits par les règles de la morale présentent tous ce caractère commun qu'ils poursuivent des fins impersonnelles[15].

Par ailleurs, si seuls les actes ayant pour but des fins collectives et sociales sont dignes de moralité, il découle de là que les sociétés et les collectivités en question doivent être disposées à les concevoir comme tels. Car, il ne serait pas moins absurde qu'une action qui ne peut être morale que par son attachement au bonheur de la société ne puisse pas, en amont ou aval, recevoir l'approbation de cette société. Dit autrement, si une action vise réellement le bonheur général, elle doit nécessairement recevoir un assentiment général. Voilà pourquoi certains auteurs, dont Hume, en sont arrivés à reconnaitre dans le sentiment d'approbation la preuve palpable du caractère moral d'une action. C'est à juste titre qu'il écrivit : « *Il apparait ainsi que, dans notre approbation générale des caractères et des*

[15] Emile Durkheim, *L'éducation morale*, une édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, Québec, Les classiques des sciences sociales, 2008, p.46 ; à partir de l'édition de Paris, Félix Alcan, 1934.

mœurs, la tendance à l'utilité des vertus sociales ne nous émeut pas dans la perspective de notre intérêt personnel, mais possède une influence beaucoup plus vaste et beaucoup plus universelle. »[16] Si donc c'est la tendance d'une action à viser des fins impersonnelles, c'est-à-dire le bonheur du plus grand nombre, qui compte vraiment, Karl Marx dont on dit que « *Travailler pour l'humanité était une de ses expressions favorites.*»[17] peut être classé parmi les hommes les plus dignes des éloges de moralité.

En faisant du bonheur général le critère parfait de toutes les actions morales, l'utilitarisme se dote ainsi d'un élément incontournable sans lequel aucune théorie morale n'aura de sens : la contrainte. En effet, l'utilité, en tant que critère de la morale chez MILL est contraignante parce qu'elle invite l'individu à ne pas se préoccuper de sa petite personne, mais plutôt à la sacrifier, autant que faire se peut, pour assurer à la communauté le bien dont elle a besoin pour son épanouissement. L'application du principe de l'utilité est sans doute un acte de devoir moral au même titre que peut l'être l'observance de l'impératif catégorique de Kant. L'essence de la morale utilitariste se ramène donc, d'une certaine manière, à la recherche perpétuelle, non pas de l'intérêt de celui qui agit, mais au contraire de celui de tout le monde en général. On comprend ainsi mieux la raison pour laquelle Durkheim affirmait : « *Agir moralement, c'est agir en vue d'un intérêt collectif.* »[18] De ce qui précède, il s'en suit que pour John Stuart MILL, il n'y a qu'une seule manière d'accomplir un acte moral : vivre pour la société, pour l'humanité et pour le développement de tous. La recherche de l'intérêt général, s'impose donc dans le domaine de la morale pour prendre l'ascendant sur toute autre critère moral. L'utilité générale seule est la loi suprême de laquelle dérivent et se rapportent toutes les lois concrètes et abstraites.

[16] David Hume, *Enquête sur les principes de la morale*, Paris, Flammarion, 1991, p.141.
[17] Jacques Attali, *Karl Marx ou l'esprit du monde*, Paris, Fayard, 2005, p.195.
[18] Emile Durkheim, Op.Cit., p.47.

Section 2 : De la souveraineté de l'utilité, en tant que critère de morale, sur toutes les lois concrètes et abstraites

Pour les utilitaristes, l'utilité n'est pas un critère moral parmi tant d'autres ; elle n'est pas non plus, contrairement à ce que certains l'ont prétendu, un impératif hypothétique incapable et indigne de régir une action morale. Par contre, si elle n'est rien de tout cela, en réalité, c'est parce qu'elle est le critère éminemment parfait, le plus absolu et le plus souverain de tous les critères moraux qui se différencient d'elle. Envisagée comme « la source dernière des obligations morales », c'est seulement l'utilité générale qui est à même de résoudre les conflits qui naissent entre les différentes lois. A proprement parler, ce n'est pas seulement en moral que l'utilité intervient. L'utilité générale est ce qui prime sur toute autre chose. En d'autres termes, c'est la fin commune qui compte pour MILL, et tant que c'est elle qui commande l'agir, l'acte doit être moralement louable. Mais comme celui qui veut la fin doit aussi vouloir les moyens, d'aucuns ne manqueront pas d'en déduire que pour les utilitaristes, eh bien, c'est la fin qui justifie les moyens. Même s'il ne s'adressait pas aux utilitaristes, Hegel reconnaît quand même et concède que « *si la fin est droite, les moyens le sont aussi.* »[19] Ainsi donc, l'utilitarisme déborde la sphère de la morale et impacte les autres domaines tels que la justice, pour faire de l'utilité générale cette finalité qui rend valides les lois concrètes de la justice (§1). Mais ainsi qu'il a été dit, ce n'est pas seulement sur des principes concrets de la morale que l'utilité exerce son influence, il en est de même pour les lois abstraites, comme l'impératif catégorique de Kant (§2).

1-2-1- Validité des lois concrètes de la justice

Il est sans doute vrai que, si le législateur est investi du pouvoir d'établir des lois, ce qui cependant confère à ces dernières lois la validité à laquelle elles doivent

[19] Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Presses Universitaire de France, 1998, p.302.

prétendre, ce n'est pas tant la recherche et la préservation des intérêts propres à celui qui légifère que l'acquisition et la sauvegarde du bonheur de toute la communauté politique. Ainsi qu'il a été dit, l'utilité générale est ce qui définit, donne sens et valeur aux lois de la justice. Si la justice consiste à agir conformément aux lois en vigueur, il va falloir d'abord que ces lois en question visent un but supérieur, impersonnel, collectif et général. Le cas échéant, leur observation est même susceptible de maintenir l'harmonie et la paix sociale. C'est à ce propos que MILL écrit : « *Utilité supérieure des règles de justice. C'est par leur observation seule que la paix se maintient entre les hommes.* »[20] A travers ces propos, Stuart MILL lance un message non seulement aux législateurs, mais aussi aux gouvernants et surtout aux juges, dont le rôle est respectivement d'établir des lois, de les appliquer et de sanctionner leur transgression et ce, en vue du seul développement collectif. Le lien qui unit l'utilitarisme et la justice est donc extrêmement étroit et tendre. Les lois de la justice ne peuvent servir un but personnel et particulier sans manquer de paraitre inutiles, voire même nuisibles pour la communauté qu'elles obligent. Le cas échéant, en tout cas selon Locke, le législateur ne peut manquer de s'attirer la colère la plus sévère de Dieu.

> Quiconque légifère dans un autre but que la sureté du gouvernement et la protection de le vie, des biens et de la liberté du peuple, c'est-à-dire la préservation de l'ensemble de la société, en subira les plus sévères châtiment devant le Grand Tribunal, non seulement parce que l'abus du pouvoir et de la confiance qui sont déposés entre les mains du législateur est la cause des maux les plus grands et les plus irrémédiables qui puissent affecter le genre humain (alors que, précisément le gouvernement a été institué pour son bien), mais également parce qu'il n'aura pas à en rendre compte devant un tribunal ici-bas[21].

Considérant donc tout ce qui vient d'être dit, il est clair que pour juger une loi et acte de justice, il est absolument nécessaire de prendre en considération l'étendu de la fin poursuivie. En effet, il ne suffit pas que la loi soit efficace et forte pour être valide. Car la force seule ne peut que la rendre tyrannique et donc inutile et

[20] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.123.
[21] John Locke, *Lettre sur la tolérance*, Paris, Flammarion, 2007, p.114.

nuisible à la communauté. Ce qui la confère son caractère de justice, c'est la fin juste à laquelle elle doit prétendre. Cette fin, elle doit être assurée, il faut l'admettre par une certaine rigueur et se dire avec fermeté. Car, une loi sans force est faible. « *La justice sans la force est impuissante : la force sans la justice est tyrannique.* »[22], nous rappelle Pascal. Sans doute, quand l'utilité générale ordonne et est en jeu, il faut juste obéir. L'utilité sociale parle à chacun et surtout au gouvernant pour le contraindre à user de tous les moyens qui contredisent parfois même les lois. Car, dès que la sûreté de l'Etat est mise en cause, tout le nécessaire doit être fait pour la préserver et la réaffirmer. On comprend alors pourquoi la plupart des théoriciens politiques dissocient la morale et la politique. Mais s'ils sont amenés à le faire, c'est toujours en vue d'un intérêt supérieur, celui de la communauté tout entière.

> « Permettez-moi pourtant d'affirmer que, si étrange que cela puisse paraitre, le magistrat n'a rien à voir avec les vertus morales et avec les vices ; il ne doit prescrire les devoirs de la seconde table que dans la seule mesure où ils sont utiles au bien et à la préservation du genre humain en tant qu'il est soumis à un gouvernement. »[23]

Eu égard de ces considérations, nous pouvons retenir qu'il n'y a pour MILL de lois justes que d'utiles. La sauvegarde de l'intérêt collectif est la fin suprême pour laquelle les lois de la justice sont et doivent être établies. Par suite, ce principe est aussi valable pour les lois morales établies *a priori*.

1-2-2- Le but utilitaire de la loi morale abstraite de Kant

L'universalité et la constance auxquelles prétend le principe d'utilité en tant que critère de la morale sont ce qui lui confère sa suprématie dans tous les domaines et dans toutes les questions éthiques. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, qu'on le veuille ou pas, l'utilité n'a jamais cessée d'impacter toutes les formulations des

[22] Blaise Pascal, *Pensées sur la justice*, Paris, Flammarion, 2011, p.146.
[23] John Locke, Op.Cit., p.116.

règles de conduite en société. « *Le principe d'utilité, reconnu ou non, a exercé une influence profonde sur la formation des croyances et des doctrines morales*. »[24] En effet, on ne peut concevoir une règle de vie sans prendre en compte l'idée qu'elle doit servir à quelque chose, soit à éviter un mal soit à garantir un bien quelconque. Or, par cela seul que tous les actes que nous accomplissons ont leur raison d'être qui les justifie et les fonde, c'est le principe de l'utilité qui est mis en jeu. Voilà pourquoi, à en croire John Stuart MILL, *« (…) tous les partisans de la morale a priori, pour peu qu'ils jugent nécessaire de présenter quelque argument, ne peuvent se dispenser d'avoir recours à des arguments utilitaires.* »[25] Il est donc impossible de concevoir un principe, fut-il abstrait, qui ne poursuit pas une certaine fin utile. Qu'il s'agisse des lois concrètes ou abstraites, le principe de l'utilité est incontournable. Toute éthique porte en elle-même, implicitement ou explicitement, un penchant certain à l'utilité. Par cela seul, lois concrètes et abstraites ont quelque chose de commun : l'utilité. Il n'y aurait donc pas une opposition catégorique entre les deux sortes de lois. La prétendue impasse morale annoncée par Marx Weber doit donc s'évanouir nécessairement, car si l'utilité est un aspect commun à toutes les éthiques, sans exception, il s'en suit que « *l'opposition profonde entre l'action qui se règle entre l'action de l'éthique de la conviction (…), et celle qui se règle sur la maxime de l'éthique de responsabilité selon laquelle l'on doit assumer les conséquences (prévisibles) de son action* »[26] que cet auteur avait envisagée n'est pas aussi profond qu'il espérait. L'opposition n'est en rien profonde parce qu'elle peut être facilement surmontée, à condition que l'utilité soit sollicitée. En effet, le point de ralliement, l'élément que les deux sortes d'éthiques ont de commun est sans doute la recherche d'une utilité certaine : elles ont donc un même objectif à atteindre.

[24] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.13.
[25] Ibid., p.14.
[26] Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Editions La Découverte, 2003, p.192.

Dès lors, aussi longtemps que ce principe restera vrai et valable, le fameux impératif catégorique dont on dit qu'il est pur et désintéressé ne peut pas faire exception. Son formalisme n'est plus à démontrer comme l'est également sa tendance à rechercher et à garantir le bonheur collectif et non celui personnel. La loi morale abstraite de Kant, si vraiment elle est abstraite, ne peut avoir de sens ni prétendre à une certaine validité si elle se dispense de poursuivre l'intérêt général. En cela, elle est matériellement à but utilitaire et ce, en dépit des prétentions de son auteur.

> ''Lorsque Kant (ainsi que j'en ai déjà fait la remarque) propose comme principe fondamental de la morale : « Agis de telle sorte que ta règle de conduite puisse être adoptée comme loi pour tous les êtres raisonnables », il reconnait virtuellement que l'intérêt de l'humanité envisagé collectivement, ou tout au moins de l'humanité envisagée sans distinction de personnes, doit être présent à l'esprit de l'agent quand il juge en conscience de la moralité de l'acte. Autrement dit, Kant aurait employé des mots sans aucun sens (…). Pour donner un sens au principe de Kant, il faut l'interpréter ainsi : nous devons diriger notre conduite d'après une règle que tous les êtres raisonnables puissent adopter avec avantage pour leur intérêt collectif.''[27]

Comprenons donc que la pratique du pur devoir ou la recherche pure de la vertu ne peuvent en aucun cas se dissocier de la recherche du bonheur général. A parler proprement, l'impératif catégorique est lui aussi voué au bonheur. Car l'éthique kantienne du devoir ne peut, sans se vider de son sens, négliger la recherche d'un quelconque bonheur. Le « souverain bien », comme il aime l'appeler, parce qu'il est l'aboutissement logique et immanquable du projet moral de Kant, lui donne en même temps sa coloration utilitaire. Le défaut de la morale kantienne, malgré sa rigueur et sa fermeté, tient au fait qu'elle finit par postuler et par céder au bonheur, comme étant son accomplissement final : *« c'est précisément pourquoi la morale vient à s'anéantir elle-même* »[28], reconnait Schopenhauer. En effet, pour cet auteur, l'impératif catégorique, parce cela seul qu'il est voué au souverain

[27] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.110-111.
[28] Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*, I, Paris, Gallimard, 2009, p.936.

bien, ne vaut même plus une loi. *« A vrai dire, plutôt qu'une loi, c'est seulement la formule heuristique pour la loi.* »[29], conclut-il.

A tout prendre, il n'existe aucune loi morale qui ne vise d'une manière ou d'une autre, le bonheur. L'impératif catégorique de Kant, ainsi qu'il vient d'être dit, n'échappe pas à cette règle, car le bonheur est un concept moral et, en tant que tel, toute théorie morale doit l'inclure et l'envisager. Cependant, si toutes nos actions sont conditionnées et tiennent leur caractère moral à partir de leur prétention au bonheur du plus grand nombre, si par suite l'utilité est le principe moral souverain qui règle les conflits entre les obligations morales, on est en droit de se demander dans quelles mesures l'utilitarisme peut-il être réalisable.

[29] Ibid., p.939.

Chapitre II : De la possibilité de l'utilité et du bonheur général

C'est un problème auquel est confronté tout penseur et ce, dans tous les domaines de recherche, qui consiste à définir les conditions de réalisation de la théorie qu'il incarne. Car, toute doctrine, fut-elle extraordinaire, ne servirait absolument à rien si elle n'est pas applicable. A proprement parler, ce serait une utopie et une chimère. C'est ainsi que John Stuart MILL a tenu, après avoir posé les principes fondamentaux de l'utilitarisme, à préciser les conditions nécessaires et suffisantes qui peuvent rendre possible la réalisation de cette doctrine morale. Ma sa méthode n'est pas nouvelle, car il y a de bonnes raisons d'admettre qu'elle est d'inspiration stoïcienne. En effet, tout comme les stoïciens recommandent de savoir et de distinguer ce qui dépend de nous de ce qui ne l'est pas en vue de vivre heureux, Stuart MILL estime que pour que sa morale puisse être réalisable, il y a non seulement des conditions qui dépendent de l'individu et qui relèvent de sa responsabilité (Section 1), mais il y aussi et surtout ce qui ne dépend pas de lui, car cela relève au contraire de la responsabilité de la société et de l'humanité tout entière (Section 2).

Section 1 : De ce qui dépend de l'individu

Pour que l'utilitarisme se réalise effectivement, l'individu est un atout majeur. Il est obligatoire d'impliquer l'individu en lui confiant une tâche spécifique à exécuter. L'homme est un acteur incontournable dans le projet moral de MILL, car la responsabilité qui est la sienne est grande. Nous l'avions vu, le principe de l'utilité consiste dans le bonheur du plus grand nombre. Or, il se trouve que l'individu est un être qui ne saurait vivre en dehors de la société. Ainsi, il ne peut vivre dans une communauté en étant indifférent au développement de celle-là. Si ce sont les hommes qui composent la société, il serait difficile voire même impossible de concevoir son bonheur sans tenir compte des hommes et sans les

impliquer. Le bonheur général que l'utilitarisme exalte n'est en réalité que celui de tous les hommes qui vivent en communauté. L'idée selon laquelle l'homme doit participer, autant que faire se peut, au bien de sa société fait partie du principe même de l'utilitarisme. Voilà pourquoi, sans abuser, on pourrait dire que sans l'homme, eh bien, le principe de l'utilitarisme serait d'avance voué à l'échec. Tout d'abord, il doit avoir le sens du sacrifice (§1), mais aussi la disposition à cultiver et à développer des vertus morales (§2).

2-1-1- Le sacrifice de soi pour tous

Le bonheur général qui constitue la fin dernière à laquelle tend l'utilitarisme ne peut manquer de demander, voire même d'imposer à l'individu un certain sacrifice. Le sacrifice de soi pour les autres fait partie intégrante de la doctrine morale de MILL à telle enseigne que, si l'individu en est incapable, alors toute sa théorie ne peut manquer de se vider de son sens. Ce que l'homme doit sacrifier, ce sont ces biens, sa liberté, ses privilèges, voire même sa vie : c'est en cela d'ailleurs que consiste le caractère moral de nos actions. *« Le sacrifice n'a de valeur morale que s'il a pour objet le bonheur d'autrui.* »[30], nous renseigne MILL. De même qu'un acte égoïste, qui prend pour but le bonheur personnel de l'agent, n'est pas digne de moralité, de même le sacrifice de soi n'est moralement valable que lorsqu'il consiste dans un renoncement de ses biens et de ses libertés pour une fin extérieure à celui qui agit. En bref, le sacrifice doit servir à une fin supérieure et impersonnelle. Ne sont dignes d'honneurs morales que ceux seuls qui s'aliènent pour les autres.

> « Honneur à ceux qui sont capables de renoncer pour eux-mêmes aux jouissances personnelles que donne la vie, quand ils contribuent précisément par un tel renoncement à accroitre la somme du bonheur dans le monde. Mais celui qui le

[30] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.38.

> fait, ou proclame qu'il le fait, pour n'importe quelle autre fin, ne mérite pas plus d'être admiré que l'ascète sur sa colonne. »[31]

On comprend ainsi que le sacrifice dont l'utilitarisme fait la promotion n'est pas un vain mot, il trouve tout son sens et toute sa valeur dans l'intérêt général qu'il assure. Il ne s'agit donc pas du sacrifice pour lui-même. Le type de sacrifice dont il est question ici, n'est rien d'autre qu'un simple moyen et non une fin en soi parce que, le sacrifice moral n'est pas en lui-même sa propre fin. Il doit servir à autre chose qui dépasse même le domaine privé de celui qui se sacrifie. Cette précision est aussi importance que peut l'être le principe même duquel il dérive.

> Oui, la morale utilitariste reconnait à l'être humain le pouvoir de faire, pour le bien des autres, le plus large sacrifice de son propre bien. Elle refuse seulement d'admettre que le sacrifice soit en lui-même un bien. Un sacrifice qui n'accroit pas ou ne tend pas à accroitre la somme totale de bonheur, elle le considère comme un sacrifice perdu. La seule renonciation qu'elle approuve, c'est le dévouement au bonheur d'autrui ou à ce qui peut être la condition, qu'il s'agisse de l'humanité prise collectivement, ou d'individus dans les limites imposées par les intérêts collectifs de l'humanité[32].

A y voir de près, l'utilitarisme ne manque pas, à travers le sacrifice qu'elle réclame et ordonne, d'être une doctrine morale fondée sur l'amour du prochain et la pitié. Or, comme il ne peut se faire qu'un tel sentiment puisse se manifester sinon que chez un être altruiste et bienveillant, nous pouvons dire que, l'utilitarisme coïncide d'une manière tout à fait certaine à l'injonction chrétienne de l'amour du prochain. Avant de se sacrifier pour quelqu'un d'autre il faut d'abord l'aimer, sentir de la pitié à son égard, compatir à sa situation et non en être indifférent. Un individu disposé à se sacrifier pour autrui ne peut jamais en vouloir du mal à ce dernier. Un être qui s'aliène pour le bonheur d'autrui aime sans doute cet autrui comme il s'aime lui-même. « *Dans la règle d'or de Jésus de Nazareth, déclare MILL, nous retrouvons tout l'esprit de la morale de l'utilité. Faire ce que nous voudrions que l'on nous fit, aimer notre prochain comme nous-mêmes : voilà qui constitue la*

[31] Ibid., pp.38-39.
[32] Ibid., p.40.

perfection idéale de la moralité utilitariste. »[33] Il n'y a donc aucune opposition entre l'utilitarisme et le message évangélique du Christ. Le principe de l'utilité trouve sa source et sa justification dans l'essence même de la religion chrétienne. L'utilitarisme n'est pas surtout une doctrine morale sans Dieu, il n'est pas un athéisme, mais au contraire une doctrine religieuse à part entière. Le sacrifice de soi est donc un acte altruiste et désintéressé, au sens où il n'est pas égoïste. Il s'agit donc d'un amour pur pour le bien d'autrui et pour la vérité. A ce propos, l'histoire de la philosophie nous rappelle sans cesse l'héroïsme de certaines figures emblématiques qui sont mortes pour que l'humanité puisse vivre un jour dans la lumière parfaite de la connaissance et de la vérité. C'est ce que rend compte Schopenhauer à travers ces propos :

> « Au même niveau se situe chacun qui, pour la défense de ce qui contribue au bien-être de toute l'humanité et lui revient logiquement, c'est-à-dire pour des vérités universelles et importantes et pour la destruction des erreurs graves, assume de plein gré la souffrance et la mort : ainsi est mort Socrate, ainsi Giordano Bruno, et ainsi bien des héros de la vérité qui ont trouvé la mort sur le bûcher, sous la main des prêtres. »[34]

Pour faire court, il n'y a de sacrifice de soi moralement valable que pour autrui et pour le bonheur général. Voilà tout le sens et la valeur moral de la notion du sacrifice de soi ainsi que de sa place dans l'utilitarisme. Le sacrifice en question n'est possible et tolérable par MILL qu'à cause de l'iniquité, de la débauche, du faux et de l'égoïsme dans lesquels le monde végète. C'est pourquoi, s'il arrivait un jour que le monde parvient à la perfection vers laquelle elle ne fait que tendre, le sacrifice n'aurait plus droit de cité, il deviendrait inutile, sans objet ni fin justifiables. Mais en attendant, et pour y arriver, l'individu doit joindre au sacrifice de soi, la culture de la vertu.

[33] Ibid.
[34] Arthur Schopenhauer, op.cit., p. 694.

2-1-2- La culture de la vertu par l'individu et la réalisation du bonheur général

L'utilitarisme considère comme vertueux un homme de conduite irréprochable qui, distinguant le vrai du faux, préfère la vérité au mensonge, car on ne peut rien bâtir sur le mensonge. L'individu doit être, autant que faire se peut, sain de caractère. Le bonheur social qu'il doit poursuivre dans toutes ses actions le dispense de mentir parce qu'il doit inspirer dans ses faits et gestes la confiance qui est selon MILL, « *le fondement principal de notre bien-être social actuel*. »[35] En effet, le mensonge est un vice qui inhibe la moralité en l'homme et ternit son image. Décidément, un homme habitué au mensonge ne peut manquer d'être égoïste, injuste et associable. Le mensonge n'est donc pas un droit pour les vertueux. « *Le mensonge, dit Kant, fait de l'homme un objet de mépris général, et lui enlève à ses propres yeux l'estime et la confiance que chacun devrait avoir à l'égard de soi-même.* »[36] Il est impossible à l'égard de MILL qu'un menteur soit un homme vertueux. La culture de la vertu n'implique donc en rien le droit de mentir. S'il est une chose dont l'utilitarisme recommande la recherche et la culture pour elle-même, eh bien, c'est la vertu.

Dans cette acception, la doctrine morale utilitariste postule que la vertu doit être recherchée et désirée pour elle-même. « *Elle soutient non seulement que la vertu est une chose à désirer, mais qu'elle est désirable pour elle-même, de façon désintéressée.* »[37], précise MILL. Par elle-même et en elle-même, la vertu utilitariste constitue une fin en soi. La culture de la vertu se fait en contractant de saines habitudes, par l'accoutumance aux choses bonnes et moralement louables. Quand elle est acquise, c'est la vertu qui permet de lutter contre les passions et les désirs vulgaires propres à l'individu. Un homme est d'autant plus vertueux quand il livre une bataille contre ses propres inclinations et ses vices, pour les vaincre et

[35] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.51.
[36] Emmanuel Kant, *Traité de pédagogie*, Paris, Félix Alcan, 1886, p.107.
[37] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.78.

les dominer. C'est donc au prix d'un effort personnel que l'individu devient vertueux. S'agit-il des vertus intellectuelles ? Il faut vaincre la paresse et l'oisiveté pour apprendre et travailler. Quant aux vertus morales, elles nécessitent également une lutte acharnée contre les désirs les plus vulgaires et nocifs. Il ne fait l'ombre d'aucun doute : sans la vertu, les hommes seraient incapables de vouloir et de faire le bien ; « *car, selon Aristote, c'est la vertu qui apprend aux hommes à faire le bien.* »[38] La vertu est donc la source d'où jaillit toute tendance au bien et toute aspiration à être disposé au sacrifice en vue du bonheur d'autrui. On comprend alors pourquoi Stuart MILL la considère comme une partie de la fin. Car, la vertu, lorsqu'elle est recherchée pour elle-même, c'est-à-dire de façon désintéressée, elle devient une partie intégrante du bonheur. Autant le bonheur constitue la fin dernière que l'on désire pour lui-même, autant la vertu mérite d'être poursuivit pour elle-même. Ainsi, vertu et bonheur s'identifient. Le bonheur est de ce fait inconcevable sans la vertu. La vertu est en réalité la partie d'un tout que constitue le bonheur. « *C'est que la vertu, après avoir été moyen du bonheur, est devenue partie du bonheur.* »[39] On voit bien qu'il n'y a que la vertu lorsqu'il est question du bonheur. Les biens matériels, le pouvoir, la célébrité peuvent certainement contribuer au bonheur. Cependant, il faut reconnaitre que ces choses peuvent devenir extrêmement dangereuses pour la société, car tout dépend de l'usage qu'on en aurait fait. Qu'il s'agisse des qualités intellectuelles ou physiques, ce qui compte, c'est l'usage qu'on en fait. Il n'y a pas mieux que la vertu pour nous apprendre à en faire un bon usage pour le bien de tous.

> L'intelligence, la vivacité, la faculté de juger, tout comme les autres talents de l'esprit, de quelque façon qu'on les désigne, ou bien le courage, la résolution, la constance dans les desseins, en tant que propriété du tempérament, sont sans doute, sous bien des rapports, des qualités bonnes et souhaitables, mais elles peuvent devenir aussi mauvaises et dommageables si la volonté qui doit se servir

[38] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Op.Cit., p.69.
[39] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.78.

de ces dons de la nature, et dont les dispositions spécifiques s'appellent pour cette raison caractère, n'est pas bonne[40].

On le voit, le rôle que joue la bonne volonté dans la morale kantienne n'est ni plus ni moins important que la mission qui est assignée à la vertu dans l'utilitarisme de MILL. Si pour ce dernier c'est grâce à la vertu que nous accomplissons de bonnes œuvres, pour Kant en revanche, sans la bonne volonté, il n'y aurait jamais d'action morale. Mais sans doute, la bonne volonté doit être considérée comme un produit de la vertu. La bonne volonté est l'expression et la confirmation de la vertu présente dans l'individu. Car, un homme vertueux est toujours de bonne volonté, il est désintéressé dans ses choix et dans ses actes, il est altruiste et bienveillant, il est donc une providence pour les autres. *« (…) rien ne peut mieux préparer l'individu à devenir une providence pour ses semblables que la culture en lui de l'amour désintéressé de la vertu.* »[41]

De tout ce qui précède, on peut retenir avec John Stuart MILL que la culture de la vertu est une nécessité incontournable dans la réalisation de la fin supérieure qui constitue l'aspiration finale de l'utilitarisme. Le sacrifice de soi et la culture de la vertu, voilà les deux moyens par lesquels l'individu contribue énormément à l'édification et à la réalisation effective de l'idéal utilitariste. Cependant, il faut reconnaitre que, si déterminé et désintéressé que puisse être l'individu, ses efforts ne peuvent aboutir et être productifs que lorsque certaines conditions extérieures et indépendantes de lui sont réunies. Il s'agit donc là de ce qui ne dépend pas de l'individu.

Section 2 : De ce qui ne dépend pas de l'individu

Si la concrétisation de l'idéal moral de l'utilitarisme relève d'une part de la responsabilité de l'individu, il faut croire que tout ne dépend pas de lui. Sa

[40] Emmanuel Kant, *Métaphysique des mœurs*, I, Paris, Flammarion, 1994, p.59.
[41] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.82.

contribution est limitée parmi tant de maux qu'il faut combattre. Il est lui-même un être fini et borné. Il va falloir que des facteurs externes viennent le secourir pour ne pas que son sacrifice soit fait en vain. La dépendance de l'homme vis-à-vis de sa communauté, qu'elle soit proche ou lointaine, présuppose que ses actes doivent nécessairement être influencés par les lois et les mœurs de son espace de vie. Il ne peut donc mener à bien et remplir convenablement le rôle qui est le sien s'il n'a pas reçu préalablement une éducation qui l'en prédispose (§1). Mais, quand bien même il serait élevé dans le sacrifice et la culture de la vertu, encore il va falloir que l'humanité entière à laquelle il appartient inévitablement travaille ardemment pour lui épargner de certains fléaux, maladies et catastrophes naturels (§2).

2-2-1- Le rôle de la société par l'éducation des populations

L'éducation sociale, c'est-à-dire en tant qu'elle vise le bonheur de la société est un levier majeur et de grande envergure dans l'élaboration et l'aboutissement de la morale utilitariste. L'éducation morale est le rôle principal que MILL assigne à la société. Si l'individu doit vivre pour la société, et s'il n'y a vraiment de bonheur que général, c'est à la société que revient la tâche d'inculquer et de former ses populations pour la prendre en charge. Elle produit des hommes et les nourrit pour qu'en retour ces derniers puissent la protéger et veiller à ses intérêts : sauf qu'elle doit pour cela les éduquer à cette tâche. La possibilité d'une telle fonction n'est plus à discuter, si du moins l'on sait s'y prendre. « *Tout être humain convenablement élevé est capable, à différents degrés cependant, d'affections privées sincères et d'un réel attachement au bien public.* »[42], nous rappelle John Stuart MILL. L'éducation que reçoit l'homme doit pouvoir lui permettre de se consacrer beaucoup plus au développement social. Elle est incontournable dans l'édification du statut moral de l'homme. « *L'homme, dit Kant, ne peut devenir*

[42] Ibid., p.35.

homme que par l'éducation. Il n'est que ce qu'elle le fait. »[43] Il est donc important que l'école ait un but plus élevé et supérieur, elle doit avoir de bases sociales, universelles et cosmopolitiques. C'est pour la société qu'il faut éduquer les enfants et les populations. L'école est sans doute le meilleur endroit pour y arriver.

En effet, l'organisation de l'école reflète d'une certaine manière celle de la société. Les classes peuvent être envisagées comme des cercles de famille qui composent une communauté que représente l'école. Ces classes constituent les endroits parfaits où les enfants doivent apprendre de bonne heure à s'ouvrir aux autres, à collaborer et à coopérer avec leurs semblables. Les travaux de groupe et les sanctions collectives qui sont administrés aux apprenants peuvent être vus comme un excellent moyen pour les habituer et les rapprocher les uns autres afin de faire naître entre eux des liens de fraternité. Il n'y a donc pas meilleur espace pour former l'enfant à la vie sociale en dehors de l'école. C'est exactement ce que constate Emile Durkheim quand il écrivait :

> En demandant à l'école de préparer l'enfant à la vie sociale plus haute que celle de la famille, nous n'exigeons donc rien qui ne soit conforme à sa nature. Mais, surtout, s'il est un pays où le rôle de l'école soit particulièrement important et nécessaire, c'est le nôtre. (…). Il se trouve en effet, que, l'école mise de côté, il n'existe plus chez nous de société intermédiaire entre la famille et l'Etat, j'entends de société qui vive d'une vie qui ne soit pas artificielle et de pure apparence[44].

Contrairement donc à l'opinion répandue selon laquelle l'école n'est qu'un lieu d'acquisition de connaissances et d'habiletés intellectuelles, on voit bien qu'il y a lieu de la transformer en un centre de formation morale en vue de l'intégration sociale. Il ne s'agira pas simplement et seulement d'apprendre aux enfants comment gagner leur vie. Bien au contraire et loin de là, il sera question d'un but plus élevé et distincte de celui particulier de l'individu. Pour que la société atteigne le bonheur qu'elle poursuit il va falloir nécessairement éduquer ses

[43] Emmanuel Kant, *Traité de pédagogie*, Op.Cit., p.42.
[44] Emile Durkheim, *L'éducation morale*, Op.Cit., p.161.

populations à cette fin. La tâche de l'éducation, pour peu qu'on a compris le message de MILL, ne doit plus se limiter à former les enfants à savoir lire et à écrire. Elle doit créer en eux l'esprit d'association qui les attache à leur communauté et à son développement. L'école doit créer en eux le sentiment de responsabilité, de respect des lois en vigueur, des mœurs et de tous les principes qui régissent la société. L'enseignant est donc convié à un rôle social de premier plan.

> Ce que l'éducateur veut former, renchérit Éric Weil, c'est un individu qui, dans ses actions, tienne compte de l'intérêt universel et concret, de ce que la communauté, par ses mœurs, règles et lois, définit comme son intérêt, un individu qui, dans chacune de ses décisions et de ses entreprises, cherche à jouer son rôle social ainsi bien que possible[45].

Eu égard de ces considérations, nous pouvons dire que ce qui justifie, fonde et donne à l'éducation son importance capitale, c'est sa tendance à la formation morale des individus. Ainsi l'individu ne saurait avoir le sens du sacrifice s'il n'a pas été élevé dans le sacrifice. Malheureusement, de nos jours, il se trouve que l'éducation sociale et l'école en lesquelles les penseurs ont placé leur confiance manquent lamentablement à leur but. Plutôt que de former les jeunes à la vie sociale, c'est au contraire pour gagner seulement leur propre vie que ces derniers sont éduqués. Maria Montessori dont Ricard Monllau dit que son seul objectif « *était de servir l'humanité de toutes ses forces et de tous ses talents* »[46] ne peut manquer d'exprimer sa désolation et son indignation contre ce que fait l'école, et contre la place qu'occupe l'éducation sociale dans nos systèmes éducatifs. Les écoles ne cessent de devenir de jour en jour de véritables obstacles pour la vie sociale par le fait qu'elle n'offre pas de formation visant le bonheur de la société tout entière.

[45] Éric Weil, *Philosophie politique*, Paris, VRIN, 1996, p.47.
[46] Ricard Monllau, *Maria Montessori : La pédagogue avant-gardiste qui révolutionna l'éducation des enfants*, Barcelone, RBA Colecionables, 2020, p. 6.

> Nous avons là une énorme contradiction, dit Montessori. Les écoles ne préparent pas les jeunes à la vie sociale mais à gagner leur vie. Elle forme les jeunes à un métier ou à une profession. Et tous pratiquent leur métier ou exercent leur profession comme des esclaves. Ce qui signifie qu'au lieu d'une véritable vie sociale, nous offrons aux jeunes une caricature dégradante de celle-ci. Comment pouvons-nous sauver une société qui menace de ruine avec des hommes dont la seule formation aura été l'apprentissage d'un métier leur permettant de gagner leur vie ?[47]

Une société qui est menacée de disparition n'a en rien besoin des hommes égoïstes, ni des opportunistes, encore moins des mercenaires, mais des hommes près à se dévouer à la cause commune, pour ainsi dire manière désintéressée. La société, pour atteindre le but qu'elle s'est fixé n'a besoin que des hommes complets. La solution ne réside donc pas à orienter et à promouvoir, ou bien encore à, ce qui revient au même, « *(…) privilégier la formation technique et professionnelle, pour assurer une adéquation formation-emploi et réduire ainsi à une juste proportion la formation générale.* »[48], car il est clair que le but ultime d'un tel système éducatif, c'est seulement l'insertion professionnelle, loin donc de la vie sociale. Le véritable problème auquel est confrontée la société de nos jours est d'ordre moral, notamment utilitariste. Il est donc nécessaire que l'école revienne à son rôle qu'elle a abandonné et que la société prenne à son tour ses responsabilités en main, comme on le dit, pour assurer aux populations une meilleure éducation morale, conformément au vœu des utilitaristes. La question de l'éducation est ainsi une question cruciale dans l'élaboration et dans l'atteinte du bonheur général, celui du plus grand nombre. Néanmoins, l'humanité tout entière doit œuvrer à son tour pour garantir certaines conditions nécessaires et favorables pour permettre à la société et à l'individu de jouer les rôles qui les sont dévolus.

[47] Maria Montessori, *op.cit*., p.146.
[48] Elvis Abou et Jacques Aguia Daho, *Mon pays le Bénin et moi : regards sur les discours du Président Boni Yayi 2006-2016*, Cotonou, Les Editions Plurielles, 2016, p.101.

2-2-2- La contribution de l'humanité entière par la lutte contre les divers fléaux

Il est certain que la vie humaine est marquée de part en part par de sérieuses menaces qui pèsent sur la survie et le développement de l'humanité, prise dans sa globalité. Le genre humain est sans cesse menacé de disparition par des fléaux et des catastrophes de tout genre. Plus le monde évolue, plus les maladies, les pandémies, la famine, la pauvreté, les conflits et les catastrophes naturels sont récurrents. Or, pour une doctrine morale comme l'utilitarisme, laquelle situe le bonheur pour une grande part, dans l'absence de douleurs et de souffrances, ces nombreux phénomènes constituent d'bord par eux-mêmes de malheurs certains pour les hommes. Point n'est donc plus besoin de chercher à savoir si l'humanité est heureuse. Si le bonheur utilitariste consiste en grande partie dans l'absence de douleurs et de souffrances, l'humanité se doit donc d'œuvrer, autant que faire se peut, à l'éradication complète des problèmes qui pèsent sur elle. C'est sa responsabilité de travailler et de lutter contre ces maux accablants. « *La plupart des malheurs accablants de la vie humaine sont, en eux-mêmes, évitables, et si, dans les affaires de l'humanité, le progrès continue, ils seront finalement contenus dans d'étroites limites.* »[49], rassure John Stuart MILL. On comprend bien que MILL se montre optimiste quant à la résolution des malheurs qui menace la vie, ces véritables obstacles qui empêchent l'édification du bonheur général. La pauvreté et la famine qui sont parfois les causes insoupçonnées des mésententes, des conflits et des guerres peuvent et doivent être maitrisées grâce à la sagesse des hommes, à la fraternité et à l'entraide qu'ils vont développer entre eux. L'éducation physique, la pratique des exercices sportifs font parties des remèdes contre nombreuses maladies. C'est dans ce sens qu'on dit parfois que « le sport c'est la santé ».

[49] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.36.

Par ailleurs, les progrès scientifiques doivent être encouragés et accentués pour lutter contre d'autres maux non moins graves. Que l'humanité soit malheureuse et que la souffrance et la misère l'accablent, c'est ce qui se dégage des considérations faites jusque-là. L'optimisme dont MILL fait preuve en ce qui concerne la résolution totale de ces souffrances semble se heurter au pessimisme de certains auteurs et nous oblige à demander si vraiment le bonheur est atteignable. En effet, pour des penseurs comme Schopenhauer, *« le bonheur positif et parfait est impossible* »[50]. Cette position qu'on pourrait qualifier comme contraire à celle des utilitaristes ne peut manquer d'inquiéter MILL, si vraiment il y a opposition. En effet, s'il est impossible de parvenir au bonheur positif, c'est-à-dire au plaisir, et donc d'arriver à éradiquer la souffrance de ce monde, la lutte de l'humanité contre ces fléaux est d'avance vouée à l'échec. Par suite, l'utilitarisme devient une idée chimérique, une illusion et un projet tout à fait utopique. Il ne fait aucun doute, la vie est pleine d'intempéries, la souffrance est consubstantiellement liée à la vie à telle enseigne qu'on se demande parfois, le cœur meurtrit, si le bonheur n'est pas un rêve irréalisable. La vie est tellement absurde au point qu'il serait difficile de croire qu'il prendrait un sens un jour. Fort heureusement, le bonheur auquel l'utilitarisme fait allusion, ce n'est pas une vie toute ravissante et pleine de réjouissances interminables. « *Si l'on désignait par le mot bonheur un état continu d'exaltation agréable au plus haut degré, ce serait évidemment chose irréalisable.* »[51], rectifie MILL. Le bonheur utilitariste, parce qu'il est composé de petits instants de douleurs passagers et de longs moments de plaisir, peut être envisageable et possible. Mais ce qui risque d'en empêcher la jouissance, c'est peut-être la mauvaise organisation de nos sociétés.

En effet, il est vrai que du point de vue de MILL, nos sociétés, telles qu'elles sont organisées, favorisent seulement les forts au détriment des faibles ; ce qui éloigne l'humanité de la vie heureuse qu'elle espère toujours. « *La déplorable*

[50] Arthur Schopenhauer, *L'Art d'être heureux*, Paris, Editions du Seuil, 2001, p.24.
[51] John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*, Op.Cit., p.32.

éducation, les déplorables arrangements sociaux actuels sont le seul obstacle véritable qui s'oppose à ce qu'une telle vie soit à la portée de presque tous les hommes. »[52] Il va falloir, là encore, repenser les structures de nos sociétés, lutter davantage contre les injustices et les inégalités sociales, l'impunité et la corruption. L'idéal de l'utilitarisme ne peut jamais être réalisable dans une société mal organisée, ou l'éducation morale est bafouée. L'humanité doit vraiment faire de progrès dans tous les domaines, si bien entendu elle veut un jour parvenir au bonheur. Les moyens pour y arriver semble être disponibles et détenus par l'individu vivant au sein de ses semblables. Grâce à l'intelligence, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, le monde peut être sauvé. En effet, l'intelligence est une ressource précieuse et incontournable dans le progrès vers le bien et dans la lutte contre les fléaux naturels, dans la prévention contre la pauvreté, les maladies et les conflits de toutes sortes. Elle est le véritable atout sur lequel l'humanité doit compter pour se relever.

> Le vrai trésor de l'homme, dit Maria Montessori, la matière première qui promet de tout apporter à l'homme c'est son intelligence, richesse inépuisable. C'est pourquoi l'éducation doit se soucier non seulement de protéger la personne, mais encore de guider l'homme vers le trésor qui lui assurera une vie heureuse, à savoir l'intelligence de l'humanité et la personne humaine normale. Nous ne devons pas en gaspiller une once, nous devons l'accumuler comme on a, dans le passé, amassé les richesses de la terre[53].

Si l'humanité doit lutter contre la souffrance des hommes à grande échelle, elle ne peut y arriver tant que les hommes, même s'ils sont intelligents, ne sont pas cependant solidaires. Un esprit d'association est donc nécessaire ; il va falloir postuler la fédération des Etats en une unique entité, sans hypocrisie ni discrimination aucune. Les hommes de la terre doivent s'organiser, s'unir et former un seul être moral pour poursuivre un seul intérêt, leur propre bonheur général. L'humanité doit constituer un tout unique et indissociable, une seule

[52] *Ibid*., p.33.
[53] Maria Montessori, *Op.Cit*., p.133.

nation pour promouvoir la paix sans laquelle le bonheur du plus grand nombre, l'idéal utilitariste, ne peut jamais se réaliser. La portée philosophique de l'utilitarisme en tant que doctrine morale est sans aucun doute certaine, comme peuvent l'être cependant les obstacles susceptibles de miner son application.

Chapitre III : De la portée et des limites de la pensée de MILL sur l'utilité et le bonheur général

Nul ne peut aujourd'hui remettre en cause l'importance et l'utilité de la morale dans la vie et le développement des communautés humaines. Le relâchement des valeurs morales, la dépravation des mœurs ne peuvent manquer d'avoir de graves conséquences néfastes sur tous les domaines d'activité des hommes. Or, l'utilitarisme semble s'imposer aujourd'hui à toute communauté, comme étant le sous-bassement moral sans lequel nul développement ne peut être espéré. « *Le développement moral est donc la condition sine qua non de tout développement total et durable.* », disait Félix-Nestor AHOYO[54]. Dès lors, il est absolument nécessaire d'évaluer l'impact que pourrait avoir l'utilitarisme si un jour, nos sociétés l'adoptaient comme leur modèle de développement (Section 1). Mais également, comme de réels faits menacent ce projet, il va falloir aussi faire une analyse de la dangerosité de ces éventuels obstacles auxquels l'on pourrait être confronté le cas échéant, quitte à en proposer de pistes de solution (Section 2).

Section 1 : De l'impact de la morale utilitariste sur les plans politique et éducatif

Si la réalisation effective de l'idéal utilitariste nécessite et dépend de l'éducation des populations, mais aussi et surtout de l'avancée de l'humanité dans l'organisation de la société, nous pouvons donc admettre, sans craindre de commettre une erreur que, l'utilitarisme est à la fois un traité de pédagogie en même temps qu'un grand projet politique. Car, le projet moral de John Stuart MILL définit d'une part ce en quoi doit consister le système éducatif, mais aussi, d'autre part, il établit et ordonne l'utilité général comme la fin ultime que doivent poursuivre les lois de la justice qui régissent la vie des hommes en société. Le fait

[54] Félix-Nestor AHOYO, *Op.Cit.*, p.322.

est que, dans un cas comme dans l'autre, l'objectif est le même : le bonheur social. C'est pourquoi il nous parait opportun d'évaluer vraiment l'impact du principe de l'utilité sur ces deux plans. Car, si sa réalisation dépend de l'éducation et de la politique, l'utilitarisme ne peut manquer d'impacter grandement à la fois la gestion des affaires publiques (§1) et celui du système éducatif (§2).

3-1-1- Sur le plan de la gestion des affaires publiques

Si la morale peut et doit avoir d'impact dans la gestion des affaires publiques et si en retour, l'organisation de la société constitue l'une des conditions nécessaires pour la réalisation de l'idéal utilitariste, nous pouvons postuler d'emblée une alliance pacifique entre la politique et la morale. En effet, le dirigeant politique ne peut réussir à gouverner les hommes et leurs biens s'il ne fait pas cas des valeurs morales, notamment utilitaristes. L'utilitarisme, ainsi qu'il a été dit, c'est la recherche perpétuelle et sans condition du bonheur du plus grand nombre. Or, dans sa tâche, le gouvernant, quel qu'il soit, ne doit jamais viser son propre intérêt, mais toujours celui de ceux qu'il gouverne. Son unique but, c'est la réalisation du bonheur collectif qu'il s'emploie à garantir, c'est-à-dire celui du peuple qu'il dirige.

> (…), aucun homme, dit Platon, quel qu'il soit, en aucune position de direction, et en tant qu'il est dirigeant, n'examine ni ne prescrit ce qui est son intérêt à lui, mais ce qui est l'intérêt du dirigé, pour qui lui-même exerce son art ; et c'est en considérant cet élément, ce qui est l'intérêt du dirigé et qui lui convient, qu'il dit tout ce qu'il dit, et fait tout ce qu'il fait[55].

Nous comprenons donc que la morale, par le fait qu'elle définit un but que l'homme politique doit suivre et poursuivre dans ses décisions doit influencer largement et nourrir toute action politique. Ainsi, un bon dirigeant, c'est-à-dire celui qui gouverne dans l'intérêt général de sa population et non pour son bonheur

[55] Platon, *La République*, Paris, Gallimard, 1993, p.71-72.

égoïste, un tel gouvernant disons-nous, mérite tous les honneurs dignes de moralité ; parce que son action politique a tout ce qu'il faut pour recevoir un caractère moral. La politique peut donc et elle doit s'allier à la morale. En effet, nombreux sont les auteurs qui ont pensé la possibilité de l'alliance de la politique avec la morale. C'est le cas typique de Kant pour qui, la politique ne doit jamais se dissocier de la morale.

> La vraie politique, affirme-t-il, ne peut donc faire aucune démarche avant d'avoir rendu hommage à la morale, et bien qu'en soi la politique soit un art difficile, son union avec la morale est chose facile, car la morale tranche le nœud que la politique ne peut délier dès qu'elles ne sont plus d'accord[56].

Il est vrai que la morale ne peut pas constituer un obstacle en politique ; et parce qu'elle en est incapable, elle doit influencer positivement le gouvernant et nourrir ses décisions. L'utilitarisme est une doctrine morale qui se veut concrète et non abstraite. Ce caractère concret est ce qui le rend facilement conciliable et applicable en politique. La morale utilitariste est donc d'une portée politique certaine et incontestable. Avec sa réalisation, nombreux problèmes liés à la mauvaise gouvernance prendraient fin. Car il est frustrant de constater comment le gouvernant politique est indifférent face aux souffrances et aux misères de ses propres populations. De jour en jour, l'intérêt général est sacrifié au bonheur particulier et égoïste du dirigeant, les droits de l'homme sont bafoués ; les lois de la justice corrompues et altérées au plus grand bénéfice du chef. L'utilitarisme s'impose donc comme l'antidote de la mauvaise gouvernance, surtout en Afrique. En politique, il n'a jamais été question de l'intérêt personnel du dirigeant, mais plutôt du bien collectif et général du peuple. L'utilitarisme par son idéal, constitue une invitation au gouvernant à l'observance des règles morales, au sacrifice de soi et à la culture de la vertu. Il ne s'agit pas pour lui de vivre « de » la politique, mais au contraire de vivre « pour » la politique. Il doit éviter de prendre les affaires publiques dont il a à charge et est le garant comme un moyen en vue de son

[56] Emmanuel Kant, *Pour la paix perpétuelle*, Paris, Presses Universitaire de Lyon, 1985, p.84.

bonheur à lu. Au contraire, la gestion (bonne) des hommes et de leurs biens doit être pour lui une fin en soi à respecter et à garantir. De la politique à l'éducation, l'influence de l'utilitarisme, en tant que modèle de développement, se fait sentir.

3-1-2- Sur le plan de l'éducation

Le rapport qui existe entre l'éducation et la morale est tellement sensible et étroit qu'on est parfois tenté de prendre l'une pour l'autre. Car, à l'ordinaire, il n'est pas rare de constater que les hommes n'hésitent pas à faire passer pour mal éduqué, un individu qui ne fait pas cas de vertus mais de vices. Dès lors, éduquer pour nous, c'est transmettre des valeurs, les bonnes manières de vivre en société. En clair, nous pouvons affirmer que l'éducation n'a de contenu que de concepts de la morale. Un homme bien éduqué est bien celui qui est vertueux, sage, juste et responsable dans ses décisions comme dans ses actes ; et s'il fait tout cela en vue du bonheur de la société, eh bien, il est utilitariste. Ainsi donc, la dépendance dans laquelle sont l'éducation et la morale, l'une à l'égard de l'autre et vice versa, est si évidente et nécessaire à telle enseigne qu'un changement des principes morales ne peut manquer de modifier le type d'hommes que l'éducation produit. L'impact positif de l'utilitarisme sur le domaine de l'éducation est certain. Il est capable de transformer les manières de penser et d'agir de ceux à qui ses principes sont inculqués. L'utilitarisme est à même de changer la mentalité et la vision de ceux-là mêmes qui en reçoivent la formation. Si l'homme ne devient homme et sage que par l'éducation, l'on ne saurait devenir également utilitariste que par la même éducation.

En effet, on ne saurait se vouer au bonheur de la société, on ne saurait se sacrifier pour les autres, on ne saurait accomplir l'idéal de l'utilitarisme si l'on n'a pas reçu une éducation sociale. On comprend pourquoi Rousseau, dont on ne peut jamais estimer combien la société lui doit, se vante d'avoir reçu une bonne éducation. « *J'ai dit, affirme-t-il, je répète, et je répèterai peut-être encore une*

chose dont je suis tous les jours pénétré ; c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable et saine, ç'a été moi. »[57] Ainsi, nous comprenons encore une fois que l'éducation est le canal le plus sûr et le plus efficace pour inculquer aux enfants le mode d'existence qu'ils vont adopter et suivre leur vie durant.

L'éducation est capable, grâce à la morale qu'elle aura pour base, de rendre les enfants vertueux, altruistes. Nos systèmes éducatifs doivent donc se vider de leurs contenus traditionnels et égoïste pour d'abord se laïciser et prendre ensuite un contenu qui embrasse l'intérêt de la société tout entière, et non pas seulement celui de l'apprenant. Si nous voulons avoir dans un futur proche ou lointain des individus capables de se battre et de se sacrifier pour la cause commune, l'utilitarisme est un passage obligé. Il ne s'agit pas surtout de perdre de temps en attendant plus tard. Car, plus tard, c'est trop tard. C'est pourquoi, c'est dès les premiers instants de la vie de l'enfant qu'il faut commencer par lui inculquer le sens de l'amour du prochain et du sacrifice. En proposant l'utilitarisme comme base et finalité de notre système éducatif, l'Etat béninois n'a évidemment rien à perdre. Bien au contraire, il a tout à y gagner. Il est tout à fait incompréhensible et vraiment dérisoire que l'éducation est seulement pour but de faire gagner aux apprenants leur vie, sans souci de leur moralité, de leur civisme et de leur humanité.

Ainsi, notre système éducatif manque à son but si les jeunes qu'il forme ne sont pas capables de se battre, de lutter, de travailler et de se sacrifier pour le développement de leur pays. L'éducation, telle qu'elle est orientée et pratiquée ici au Bénin ne profite qu'aux apprenants mais jamais à la société, prise dans son ensemble. Le système éducatif béninois, parce qu'il ne fait pas cas d'une formation morale et intellectuelle pour le bonheur général, ne fabrique que des êtres égoïstes, toujours prêts à entrer en compétition et jamais disposé à coopérer et à collaborer. C'est pourquoi, les uns n'hésitent pas à utiliser les autres comme

[57] Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, I, Paris, Librairie Générale Française, 2012, p.124.

un simple moyen en vue de parvenir à leurs propres fins. Nul doute donc que notre société soit en voie du sous-développement. Tout cela n'est rien d'autre que les conséquences immanquables de l'indifférence où sont les décideurs des valeurs morales. La morale, qu'elle soit promue ou pas, doit nécessairement influencer l'éducation, car on ne saurait concevoir l'une sans l'autre.

De là découle que la résolution d'un tel problème aussi grave passe par la promotion des notions d'utilité et de bonheur général, du sacrifice et de la culture de la vertu, somme toute, de l'adoption de l'utilitarisme comme doctrine morale incontournable dans tous les secteurs d'activité. Désormais, il ne s'agirait plus seulement de former, mais de former « pour » la société. Si l'homme est condamné à vivre en société, il doit participer, de par ses biens et sa personne, au bonheur de celle-ci. La société ne saurait exister et prospérer qu'avec des individus qui sont former pour elle. La portée de l'utilitarisme est donc avérée et de grande envergure non seulement sur le plan de la gestion des affaires de la cité, mais aussi sur le plan de l'éducation, ainsi qu'il a été montré. Néanmoins, il faut admettre l'existence de certains obstacles non moins dangereux qui risquent de contrecarrer l'application et la réalisation effective de l'utilitarisme.

Section 2 : Des obstacles liés à la réalisation effective de l'utilitarisme

C'est la marque des grandes doctrines d'être confrontées à des faits réels qui tendent à les limiter et à remettre en cause leurs principes et par jeu de conséquence, leur réalisation. Il se trouve que, l'utilitarisme qui n'échappe pas à cette règle, parce qu'elle est une grande doctrine morale, se voit à son tour menacé dans ses principes comme dans son accomplissement par des réalités qu'on pourrait qualifier de naturel, pour ainsi dire. Dans l'ensemble et à y voir de près, l'on constate que quel que soit la difficulté envisagée, c'est toujours à l'homme

lui-même que l'utilitarisme à affaire. L'homme constitue par lui-même et de par sa nature, une limite certaine à l'idéal de l'utilitarisme. D'une part, l'égoïsme et la méchanceté naturelle de l'homme frome la première barrière qui ne favorise pas mais décourage tout effort se sacrifice en vue du bonheur du plus grand nombre (§1). D'autre part, c'est à un type d'homme spécifique qui, en raison de son statut, est sujet à sacrifier le bonheur de la société pour le sien mais qui ne le fait pas cependant : il s'agit ainsi du gouvernant politique (§2).

3-2-1- De l'égoïsme et de la méchanceté naturelle des hommes

Si Durkheim a admis qu'il n'est pas un homme qui soit *purement* égoïste, c'est d'abord parce qu'il lui reconnaît, d'une manière ou d'une autre, un certain penchant à se soucier de lui-même. L'optimisme avec lequel il dresse son argumentation témoigne sans doute d'une volonté cachée de tordre le coup aux choses, comme on le dit ordinairement, afin de les faire correspondre avec ses principes. Il pense vraiment qu'il n'existe pas dans l'espèce humaine d'individus purement égoïstes, mais il va plus loin en proclamant l'identité de l'égoïsme avec l'altruisme.

> En effet, il y a altruisme, avons-nous dit, quand nous sommes attachés à une chose qui est en dehors de nous. Mais nous ne pouvons pas nous attacher à une chose extérieure, quelle que soit sa nature, sans nous représenter cette chose, sans en avoir une idée, un sentiment aussi confus que l'on voudra. Et par cela seul que nous nous la représentons, elle nous devient à certains égards intérieure. (…). Par conséquent, en ce sens, c'est encore à nous-mêmes que nous sommes attachés. (…). Il y a donc de l'égoïsme au sein même de l'altruisme. Et, inversement, il y a de l'altruisme dans l'égoïsme[58].

Qu'il n'y est pas de pur égoïste ni de pur altruiste, en tout cas, la question reste posée de savoir si malgré la cohabitation pacifique de ces deux natures, en principe contradictoires, dans un seul individu, l'homme n'est pas tenté de nourrir plus son égo et de l'obéir. En effet, l'homme s'est toujours trouvé dans l'embarras

[58] Emile Durkheim, *Op.Cit.*, p.149-150.

de choix quand son intérêt se trouve en opposition avec son devoir ; et à moins qu'on soit bien éduqué, on est tenté de sacrifier son devoir (social ou moral) à son intérêt personnel. On comprend alors pourquoi la maxime de Rousseau était « *d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, et qui nous montre notre bien dans le mal d'autrui.* »[59] Comprenons donc que l'égoïsme, c'est-à-dire la tendance à satisfaire ses propres intérêts, et eux seuls, quand bien même l'avenir de la société est en danger ; cette tendance, disons-nous, reste présente et prédominante en chaque homme. Elle fait partie intégrante de notre être. C'est elle qui nous rend indifférent et insensible au bien d'autrui. Poussé trop loin, l'égoïsme peut devenir viral et se transformer en méchanceté.

Ainsi, jusque-là, l'homme était seulement insensible aux souffrances d'autrui et à la misère du monde. Désormais, c'est lui-même qui en est l'instigateur, car décidé à satisfaire à tout prix son intérêt personnel, autrui ne manque pas de passer à ses yeux comme un simple moyen à employer pour obtenir ce qu'il veut. Ce penchant à la méchanceté, certains penseurs le qualifient de naturel ; tellement encré dans l'âme de chaque individu, le penchant à l'agression menace constamment la vie en société. C'est ce que rend compte Freud à travers les propos suivants : « *L'existence de ce penchant à l'agression que nous pouvons ressentir en nous-mêmes et présupposer à bon droit chez autrui, est le facteur qui perturbe notre relation au prochain et oblige la culture aux efforts qu'elle déploie.* »[60] A proprement parler, il n'est pas facile aux hommes de renoncer et de lutter contre leurs désirs les plus vulgaires. C'est en apprenant à obéir à ces désirs que l'homme devient peu à peu « un loup pour l'homme ». Parce qu'il est vraiment égoïste et ne tient qu'à lui seul, il est toujours en concurrence avec autrui, toujours désireux de posséder plus que tout le monde, de dominer ses semblables en les asservissant, de s'accaparer à lui seul ce qui pourtant appartient à tout le monde. Voilà entre autres, les sources des inégalités parmi les hommes dont

[59] Jean-Jacques Rousseau, *Op.Cit.*, p.116.
[60] Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture*, Paris, Flammarion, 2010, p.133.

Rousseau[61] a tant parlé et qui tendent à rendre vain, le bonheur dont l'individu et la société doivent être garants.

Par ailleurs, il n'est pas moins étonnant de constater avec quelle énergie MILL, dont on sait à présent combien il tient au bonheur général et social, impose pourtant de limites à la société dans l'autorité qu'elle exerce sur l'individu. En effet, la société doit respecter les droits de l'homme, desquels elle ne doit pas abuser. Elle doit prendre en compte le fait que l'homme doit mener sa vie comme il l'entend, pourvu qu'il ne menace pas celle d'autrui. Ainsi, l'individu à qui il était obligatoire de travailler pour la société dans *L'Utilitarisme,* semble être déchargé de ce lourd fardeau dans *De la liberté*. Dorénavant, il peut et il est libre de se consacrer à sa petite personne, à la seule condition cependant de ne pas entraver le bonheur d'autrui.

> Je considère l'utilité comme le critère absolu dans toutes les questions éthiques ; mais ici l'utilité doit être prise dans son sens le plus large : se fonder sur les intérêts permanents de l'homme en tant qu'être susceptible de progrès. Je soutiens que ces intérêts autorisent la sujétion de la spontanéité individuelle à un contrôle extérieur uniquement pour les actions de chacun qui touchent l'intérêt d'autrui[62].

La lutte entre la liberté individuelle et l'autorité sociale, entre l'intérêt personnel et le bien collectif est remarquable et vraiment tendue. Par ces propos, John Stuart MILL fait lui-même douter de sa théorie morale sans certainement s'en rendre compte. On comprend pourquoi Nietzsche ne taille pas d'importance à l'utilitarisme. « *C'est une espèce d'homme modeste et foncièrement médiocre, que ces Anglais utilitaristes ; et, je le répète, tant qu'ils sont ennuyeux, on ne peut tirer en assez haute estime leur utilité.* »[63], affirme-t-il. Nous pouvons donc déduire que l'utilitarisme est vraiment limité par la liberté individuelle, l'égoïsme et la méchanceté des hommes. Ces éléments sont, pour ainsi dire, liés à la vie de

[61] Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2008, p.109 et sqq.
[62] John Stuart MILL, *De la liberté*, Op.Cit., p.12.
[63] Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Librairie Générale Française, 2000, p.258.

l'homme ; de sorte qu'il ne puisse être conçu sans eux. L'homme constitue ainsi une menace sérieuse qui continue de peser sur l'idéal de l'utilitarisme, comme c'est aussi le cas du gouvernant.

3-2-2- De la mauvaise gouvernance des affaires de la cité

Autant l'individu particulier sans statut social important constitue un obstacle à la réalisation effective du bonheur du plus grand nombre, autant l'autorité politique, lequel est censé donner l'exemple n'arrive pas à se sacrifier pour la cause commune. Le bien qui appartient à tout le monde et dont la gestion lui est confié, est devenu pour lui une propriété sans propriétaire. En effet, il n'est pas rare de constater que l'abus de pouvoir par l'autorité est devenu la norme et le mode de gouvernance, surtout en Afrique. Pour asseoir leur suprématie et exercer leur dictature sur les populations dont ils ont le devoir de protéger, les gouvernants ne manquent pas de situer et de trouver la raison de leurs méfaits dans les cultures et traditions endogènes. Car, faut-il le rappeler, il est de coutume en Afrique que le sujet craigne et ait peur de son maître, que les enfants ne contredisent pas les grands ; quand bien même ces derniers sont en erreur, il va falloir tout de même se taire et les obéir. La culture africaine inculque la vénération du puissant, du fort, le culte des pouvoirs surnaturels et mystiques et de leurs détenteurs : voilà ce qui caractérise le mode de vie des populations africaines. C'est donc sous le couvert de leurs traditions que les grands tirent la raison d'être de leur tyrannie, comme une chose faisant partie intégrante de leur destin. Voilà comment la mauvaise gouvernance, qui n'est rien d'autre que l'affirmation de l'autorité suprême du maître sur son sujet, est enracinée dans les pratiques culturelles en Afrique.

> Les dictatures africaines, reconnait Axelle Kabou, sont d'abord des dictatures culturelles. Nos autocrates le savent si bien qu'ils n'ont élaboré aucune politique visant à changer les mentalités populaires dans le sens d'une plus grande ouverture au monde. Toutes les politiques culturelles appliquées en Afrique depuis les indépendances vont dans le sens de l'enracinement, de la peur du chef, du respect de la vieillesse, de la crainte des classes possédantes et des pouvoirs

> surnaturels, de la vénération de l'argent, de l'idolâtrie d'un passé anté-colonial si mystifié qu'il constitue aujourd'hui la plus grande charge d'inertie entravant le progrès des mentalités[64].

Par suite de cette dictature culturelle, les dirigeants africains manquent d'ambition politique pour le développement de leurs pays respectifs. Assoiffés du pouvoir et du prestige, victimes et esclaves de leurs désirs les plus grossiers, ils font preuve de cruauté, d'hypocrisie, de mensonge et de dissimulation. Dès lors, les maximes du dirigeant politique en Afrique ne peuvent pas être contraires à celles dont Kant a fait mention. En effet, Kant énumère trois (03) maximes[65] qui commandent l'action du gouvernant politique dont le seul objectif est la domination de son peuple. Il s'agirait de : « Fais et excuse » ; « Si tu l'as fait, nie-le » ; « Divise pour régner ». On est donc au moins sûr que ces maximes ne sont pas formulées dans l'intention de rendre service au peuple souverain. Bien au contraire, il s'agit là des reformulations, pour ainsi dire des lois de la dictature. Avec la mise en exercice de ces maximes, l'Etat ne peut manquer de devenir l'instrument de l'homme au pouvoir contre ses propres populations. Plutôt que de se soumettre à eux, il se les soumette et les martyrise pour assouvir sa soif de domination. La mauvaise gouvernace qui ne peut avoir d'autres sources que la recherche effrénée du pouvoir et du prestige constitue une souffrance que le peuple endure. Et par cela seul, elle est un obstacle de grande taille qu'il ne faut pas ignorer dans l'édification du bonheur général.

Par ailleurs, les institutions politiques, au lieu de favoriser le peuple accentuent au contraire et perpétuent les injustices sociales. On comprend maintenant l'indignation de Rousseau, victime lui-même des injustices sociales.

> La justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'âme un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre, et qui ne fait

[64] Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Paris, Editions L'Harmattan, 1991, p.130.
[65] Emmanuel Kant, *Pour la paix perpétuelle*, Op.Cit., p.78.

> qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort[66].

En usant de son pouvoir arbitraire, illégal et illégitime, injustifiable et injustifié, sur sa population, le gouvernant ne s'écarte pas moins de son devoir et du bien collectif qu'il doit poursuivre. Car, il est indiscutable qu'il n'a pas été choisi et que pouvoir ne lui a pas été donné pour que le peuple innocent en souffre. C'est contre la nature des choses que le dirigeant aliène ses sujets et leurs biens à son propre profit. On comprend bien pourquoi la mauvaise gouvernance constitue une menace certaine et imminente au bonheur social. L'homme continue d'être le seul danger qui entrave le développement et la paix dans le monde. Pourtant en cherchant le bonheur d'autrui et de la société, l'individu ne peut manquer d'en trouver son compte. Voilà ce à quoi John Stuart MILL nous invite. Chacun doit comprendre qu'en se dévouant à la cause commune, son propre bien ne peut en rien être entravé. A tout prendre, pour un bonheur général acquis, celui de chaque individu y est déjà compris, pour ainsi dire nécessairement : d'où l'identité complète du bonheur général et de celui particulier.

[66] Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, II, Paris, Librairie Générale Française, 2012, p.80.

Conclusion

Au cours du présent travail de recherche qui s'achève autour du thème ''utilité et bonheur général'', notre analyse nous a permis de constater un certain nombre d'anomalies structurelles au sein de nos sociétés actuelles, à commencer par un manque d'éducation à la vie sociale. Le constat, ainsi qu'il a été évoqué plus haut, fait état de ce que dans nos sociétés, le relâchement des valeurs et de la bonne conduite favorable au développement est devenu un mode de vie. Chacun va son chemin et personne ne se préoccupe du bonheur général de la communauté. Même les écoles qui devraient être des centres de formation et d'éducation morale, en vue de l'intégration sociale, ont entre-temps abandonné leur mission. Car, pour rappel, elles ne forment des hommes que pour qu'ils puissent gagner leur vie, au lieu de travailler pour le développement national. Plutôt que la personnalité, le talent. « *On ne demande plus, reconnait Rousseau, d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents ; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions.* »[67] Dès lors, il nous parut nécessaire et urgent de nous réapproprier l'idéal de l'utilitarisme.

En effet, l'utilitarisme, doctrine morale qui exalte le bonheur du plus grand nombre, constitue une injonction au citoyen béninois à la prise en charge personnelle et rigoureuse du développement de son pays. Chacun devrait, et ce conformément aux prescriptions utilitaristes, se sacrifier et développer des aptitudes morales, non pas pour gagner sa vie mais pour servir sa société. C'est à ce prix que nous pouvons être des hommes dignes des honneurs moraux. Car, le caractère moral de nos actions, ainsi qu'il a été dit, se mesure au degré de bonheur ou de malheur qu'elles sont susceptibles d'apporter à la société. Mais si la réalisation effective du « bonheur du plus grand nombre » dépend de l'individu,

[67] Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, Paris, Les Echos du Maquis, 2011, p.24.

il dépend aussi pour une grande part de l'éducation que la société lui inculque, mais surtout du progrès dont l'humanité est capable dans l'éradication des fléaux naturels, dans la bonne organisation des structures sociales et dans la prévention des maladies. Pour cela, il parait nécessaire pour Stuart MILL que les progrès scientifiques et techniques continuent et se poursuivent, que les mystères de la vie et du monde soient de jour en jour élucider, pour diminuer les souffrances des hommes et augmenter leurs plaisirs. Oui, on y arrivera grâce, bien entendu à l'intelligence qui fait partie de la nature même de l'homme et dont Maria Montessori dit qu'elle est une ressource inépuisable.

Néanmoins, il va falloir envisager et prendre en compte certains aspects de la nature humaine qui certainement ne vont pas nous favoriser la tâche. L'égoïsme, la méchanceté, le désir de possession et de domination, la soif du pouvoir, l'orgueil et l'envie, puisque ce sont d'eux qu'il s'agit, constituent entre autres, des vices inhérents à la nature même de l'homme que ce dernier n'arrive pas à maîtriser et dominer. Quoiqu'il en soit, c'est toujours à la société et à l'éducation qu'échoit cette lourde mais noble tâche de chasser l'animal en l'homme. Car, *« rien d'humain ne se fait, rien d'humain ne s'est jamais fait sans éducation* »[68], rappelle Éric Weil. L'homme souffre de ses propres passions, de ses désirs et des pulsions : c'est la tâche de l'éducation de le guérir et de le libérer de ces maux qui l'accablent et empêchent l'accomplissement du bonheur du plus grand nombre.

[68] Eric Wei, *Op.Cit.*, p.48.

Références bibliographiques

❖ Ouvrages spécifiques

- AHOYO Félix-Nestor, *Introduction aux grandes doctrines morales*, Cotonou, Editions SPEI AVE MARIA, 2012.
- MILL John Stuart, *L'Utilitarisme*, Paris, Flammarion, 2018.
- MILL John Stuart, *De la liberté*, une édition électronique réalisée par Jean-Marie Trembly dans le cadre de la collection ‘‘Les classiques des sciences sociales’’, Chicoutimi, 2OO2.

❖ Ouvrages généraux

- ABOU Elvis, Aguia Daho Jacques, *Mon pays le Bénin et moi : regards sur les discours du Président Boni Yayi 2006-2016*, Cotonou, Les Editions Plurielles, 2016.
- ARISTOTE, *La politique*, Paris, Librairie philosophique J. VRIN, 2014.
- ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Paris, GF Flammarion, 1994.
- ATTALI Jacques, *Karl Marx ou l'esprit du monde*, Paris, Fayard, 2005.
- DURKHEIM Emile, L'éducation morale, une édition électronique réalisée par Jean-Marie Trembly dans le cadre de la collection ‘‘Les classiques des sciences sociales’’, Chicoutimi, 2008 ; à partir de l'édition de Paris, Félix Alcan, 1934.
- EPICTETE, *Manuel*, Paris, Nathan, 2007.
- FREUD Sigmund, *Le Malaise dans la culture*, Paris, Flammarion, 2010.
- HEGEL, *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.
- HOBBES Thomas, *Léviathan*, Paris, Flammarion, 2017.
- HUME David, *Enquête sur les principes de la morale*, Paris, GF Flammarion, 1991.
- Kant Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Paris, Quadrige, 2016.
- KANT Emmanuel, *Métaphysique des mœurs*, Paris, GF Flammarion, 1994.

- KANT Emmanuel, *Pour la paix perpétuelle*, Paris, Presses Universitaire de Lyon, 1985.
- KANT Emmanuel, *Traité de pédagogie*, Paris, Félix-Alcan, 1886.
- KABOU Axelle, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Paris, Editions L'Harmattan, 1991.
- LOCKE John, *Lettre sur la tolérance*, Paris, Flammarion, 2007, p.114.
- Montessori Maria, *L'éducation et la paix*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.
- MONLLAU Ricard, *Maria Montessori : La pédagogue avant-gardiste qui révolutionna l'éducation des enfants*, Barcelone, RBA Colecionables, 2020.
- NIETZSCHE Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Librairie Générale Française, 1991.
- PASCAL Blaise, *Pensées sur la justice*, Paris, Flammarion, 2011.
- PLATON, *La République*, Paris, Gallimard, 1993.
- Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2008.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur les sciences et les arts*, Edition électronique réalisée aux Les Echos du Maquis, 2001.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Confessions*, I, Paris, Librairie Générale Française, 2012.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Confessions*, II, Paris, Librairie Générale Française, 2012.
- SCHOPENHAUER, *L'Art d'être heureux*, Paris, Editions du Seuil, 2001.
- SCHOPENHAUER, *Le Monde comme volonté et représentation*, *I*, Paris, Editions Gallimard, 2009.
- WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, Editions La Découverte, 2003.
- WEIL Éric, *Philosophie politique*, Paris, VRIN, 1996.

TABLE DES MATIERES

Dédicace 2
Remerciements 3
Résumé 4
Sommaire 5
Introduction 6
Chapitre I : Du caractère moral de nos actions et de la souveraineté de l'utilité sur toute autre obligation morale 9
Section 1 : De la nature de nos actions 9
1-1-1-Motivation et conditionnement des actions 10
1-1-2-Rapport entre l'acte moral et le bonheur général 12
Section 2 : De la souveraineté de l'utilité, en tant que critère de morale, sur toutes les lois concrètes et abstraites 15
1-2-1- Validité des lois concrètes de la justice 15
1-2-2- Le but utilitaire de la loi morale abstraite de Kant 17
Chapitre II : De la possibilité de l'utilité et du bonheur général 21
Section 1 : De ce qui dépend de l'individu 21
2-1-1- Le sacrifice de soi pour tous 22
2-1-2- La culture de la vertu par l'individu et la réalisation du bonheur général 25
Section 2 : De ce qui ne dépend pas de l'individu 27
2-2-1- Le rôle de la société par l'éducation des populations 28
2-2-2- La contribution de l'humanité entière par la lutte contre les divers fléaux…….. 32
Chapitre III : De la portée et des limites de la pensée de MILL sur l'utilité et le bonheur général 36
Section 1 : De l'impact de la morale utilitariste sur les plans politique et éducatif 36
3-1-1- Sur le plan de la gestion des affaires publiques 37
3-1-2- Sur le plan de l'éducation 39

Section 2 : Des obstacles liés à la réalisation effective de l'utilitarisme 41
3-2-1- De l'égoïsme et de la méchanceté naturelle des hommes 42
3-2-2- De la mauvaise gouvernance des affaires de la cité 45
Conclusion 48
Références bibliographiques 50
TABLE DES MATIERES 52